Le fil conducteur

Elle marche au-delà du pas, danse en deça de la performance. Se tient dans ce déséquilibre, entre un «au-delà» et un «en-deça», pas au milieu, mais dans l'espace d'un ailleurs chevillé au corps. Elle va ailleurs. C'est tout. Totalité de ce petit peu, un pas après l'autre, et le monde qui bouge sous ce pas, avec lui. Cet ailleurs peut-être ici-même. Ce n'est pas un fantasme de dépaysement -le corps est un pays en soi-, mais une réalité qui (s') arpente. Se dire, mais sans le dire par peur de paraître utopiquement prétentieux, que rien ne retient cette liberté d'aller, hors les contraintes d'un parcours, étranger cependant à toute spéculation de ce qu'il est convenu d'appeler «parcours artistique». En ces temps de sédentarisation civilisationnelle, de réduction généralisée du temps d'expérience, de hantise de l'emploi du temps désoeuvré, de «scotchage» aux médias adhésifs (ceux qui adhèrent littéralement sans créer la chance d'aucune adhésion véritable), de drogues technologiques qui vous *fixent* dans l'illusion de la mobilité (être joignable à tout instant, communiquer instantanément à l'autre bout de la planète), Christine Quoiraud n'oppose d'autre alternative que de reprendre le fil conducteur du nomadisme. C'est exactement cela. Fil conducteur. Cordon ombilical entre la terre (désertique ou macadamisée, peu importe) et le corps. Corps conducteur, à son tour, d'une identité en mouvement. Ce n'est pas un objectif en soi. Il ne s'agit pas «d'aller à», ni même «d'aller vers», mais de considérer que chaque pas peut danser le monde, cosmos intérieur constellé de sensations (écoute, vue, motricité, gravité…).
Christine Quoiraud éprouve ainsi le monde, ses densités paysagères, ses fluctuations minérales, ses concrétions géopétiques. Une *démarche* qui s'est originée au Japon, dans l'entourage du danseur Min Tanaka et de son «laboratoire de météorologie du corps», au milieu des années 80, que Christine Quoiraud a ensuite ramifié dans un cycle qu'elle a baptisé «corps / paysage», avant de se concentrer ces derniers temps sur «marche et danse». Des sentiers qui mènent à Saint-Jacques de Compostelle aux rues du quartier de Belleville à Paris, danser à même le monde en le marchant, un pas après l'autre. Cela ne fait pas spectacle, ne produit aucune valeur cotée au CAC 40 des esthétiques, échappe à tout rangement, mais ne cherche pas non plus, en apparence, à *déranger* quoi que ce soit. Il suffit que cela ait *lieu d'être*.
«Ligne d'erre» qui suit son cours, solitaire ou en compagnies d'autres nomades de la perception (danseurs, poètes, géographes, plasticiens…), dont le trajet suscite le *relevé* de ce que la marche découvre –le corps comme chambre d'enregistrement - et transforme en autant de traces, textuelles, sonores ou photographiques. De par le monde, de par le corps, chemins où se rêve en chair la danse d'il y a toujours, et qui ne rêve que de s'éveiller à chaque pas, pour continuer à écrire le chemin. «J'écris mon texte avec les pas que je fais sur la terre», dit simplement Christine Quoiraud. Invention d'un nomadisme sensible, à rebours de toutes les «mises au pas» que nos sociétés policées édictent dans l'obsession que «ça marche», alors qu'évidemment, rien ne marche vraiment tant que cela ne danse pas un peu.

Jean-Marc Adolphe,
10 juillet 2002